

**Homélie du dimanche 1<sup>er</sup> octobre 2023**  
**(26<sup>ème</sup> dimanche du temps ordinaire - Année A)**

Chers frères et sœurs,

Peut-être que parmi vous certains se souviennent avoir vu il y a quelques années le film « Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ? » Une comédie humoristique où, un couple de parents catholiques voit ses quatre filles épouser des jeunes hommes de confessions et d'origines très différentes. Cette expression « Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ? » est assez courante ! « Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter cela ? pour vivre telle épreuve ou telle épreuve ? » C'est l'expérience que le peuple hébreux va vivre dans son exil à Babylone, et qui explique la première lecture que nous avons écoutée. L'élite du peuple hébreux est en exil à Babylone tandis que le petit peuple est resté à Jérusalem en Israël, et faute de voir des dirigeants, des prêtres à sa tête, il sombre dans l'idolâtrie. Ce qui explique ce cri de désespoir du peuple hébreu qui semble dire : « Mais qu'est-ce que nous avons fait à Dieu pour que, pour qu'on soit autant accablés par les épreuves ? » Avec le prophète Ézéchiel, le peuple hébreu va avancer dans sa compréhension de l'action de Dieu au sein de son épreuve. Il va progressivement comprendre qu'il n'y a pas de lien direct entre leurs péchés et les épreuves qui les accablent. Il y a peut-être un lien indirect dans le sens où le mal est entré dans le monde à cause du péché de l'homme et non pas à cause de Dieu : Dieu est bien incapable d'être la cause du mal, Dieu ne peut faire que le bien, Dieu n'est capable que de bonté. C'est bien à cause du péché de l'homme, et en particulier on se souvient du péché originel, que le mal, la souffrance, la mort, sont entrés dans le monde. Il y a donc un lien indirect entre notre péché et le mal qui affecte la création. Mais il n'y a pas de lien direct entre mon péché, ou tel péché que j'ai pu faire et telle épreuve que je vis et qui serait comme une punition de Dieu. Dieu n'est pas ce père fouettard qui vient nous punir à chaque fois que nous nous écartons du droit chemin. Dieu est père, tout simplement. Il est éducateur, il est patient.

Contemplons cette patience de Dieu dans la parabole que nous donne Jésus dans l'Évangile. Un homme avait deux fils. Au premier il dit : « Va travailler à ma vigne », et le garçon répond : « Je ne veux pas ». Imaginons, transposons cette scénette dans notre vie quotidienne, imaginons un père de famille ou une mère de famille qui dit à son enfant : « Va mettre le couvert », et l'enfant répond : « Je ne veux pas ». Comment réagissent les parents ? Les enfants, comment réagissent vos parents ? Ils ne sont pas très contents, ils se mettent en colère. Que fait l'homme de la parabole ? Il laisse faire et il va voir le second fils. Nous avons là une image de la patience de Dieu. Dieu est patient, parce que Dieu a pleinement confiance dans les qualités de l'homme, puisque c'est lui-même qui les a mises en nous, dans les capacités que l'homme a de réfléchir, de se remettre en cause, de se convertir, même si ça prend du temps. Dieu est patient, Dieu a son temps, Dieu a l'éternité devant lui. Il est vrai qu'on n'a pas le même rapport au temps : nous, c'est tout tout de suite, mais Dieu est patient, et en particulier Dieu est patient devant nos lenteurs à nous convertir. Dieu est patient également pour attendre notre réponse quand il nous appelle à aller travailler à sa vigne. On se souvient que c'était également le thème de l'Évangile de dimanche dernier avec la parabole des ouvriers de la dernière heure. « Allez travailler à ma vigne », c'est-à-dire travailler à faire le bien, à faire grandir la justice dans ce monde dans lequel vous vivez, travailler à annoncer mon nom, à dire aux hommes que je suis venu les sauver. C'est cela, aller travailler à la vigne, et nous l'avons encore dans cet Évangile : « Allez travailler à ma vigne ». Et Dieu est patient : il attend notre réponse.

La réponse des deux fils est à l'image de nos réponses : nous sommes tour à tour le premier fils et le deuxième fils. Le premier fils a entendu l'appel à aller travailler à la vigne du Seigneur, mais il

va dire : « Je ne veux pas ». Quand j'entends cette parole, me revient en mémoire la devise que l'on attribue à Satan : « non serviam » : je ne servirai pas, je ne veux pas servir Dieu. C'est terrible de se dire que cette réponse du premier fils est si proche de la réponse de Satan. Quand est-ce qu'il nous arrive de dire à Dieu : « Je ne veux pas ». Nous sommes conscients que nous sommes appelés à travailler à la vigne du Seigneur, mais quand est-ce que dans ma vie il m'arrive de dire à Dieu : « Je ne veux pas » ? Déjà, quand je dis « je ne veux pas » à mon père ou à ma mère, c'est comme si je disais « je ne veux pas » à Dieu. Je dis « je ne veux pas » lorsque je préfère mettre en avant mon confort, mon plaisir, je préfère me faire plaisir plutôt que de faire plaisir à l'autre. Je dis « je ne veux pas » quand j'ai des doutes, des peurs, des craintes qui me paralysent : est-ce que je ne risque pas qu'on se moque de moi, qu'on me montre du doigt ? Il y a mille raisons qui nous poussent à dire à Dieu « je ne veux pas » comme le premier fils. Comme lui, nous voyons le bien à faire, nous sommes bien conscients que Dieu nous appelle à aller travailler à sa vigne, mais nous ne le faisons pas. Je ne sais pas si ça vous dit quelque chose, c'est ce qu'on appelle le péché par omission. Vous savez, au début de la messe quand on dit le « Je confesse à Dieu », on confesse nos péchés en pensée, en parole, par action et par omission. Le péché par omission ce n'est pas simplement « j'ai oublié de faire le bien », non ! J'ai vu qu'il y avait un bien à faire, j'ai vu que je pouvais rendre service à telle personne, et volontairement je ne l'ai pas fait, parce que j'ai préféré rester dans mon confort, dans ma zone de sécurité, j'ai voulu me faire plaisir. C'est cela, le péché par omission. Curieusement, nous ne le confessons pas assez. Nous confessons souvent le mal que nous avons fait et c'est déjà bien. Mais pensons aussi à ce péché par omission, à tout ce bien que nous pouvons faire, que nous voyons que nous pouvons faire et que volontairement nous ne faisons pas.

Continuons la parabole. Ce fils, qui dans un premier temps dit « Je ne veux pas » va finalement aller travailler à la vigne. Qu'est-ce qui s'est passé dans le cœur de ce fils, quelle est cette force nouvelle qui lui a permis d'aller finalement travailler à la vigne ? On peut dire que le premier fils a fait preuve de la vertu de magnanimité. La vertu de magnanimité c'est la grandeur d'âme, c'est la juste conscience que j'ai de ma dignité d'homme, de créature de Dieu, de fils de Dieu par mon baptême, de pécheur pardonné, j'ai cette juste conscience que ma dignité m'appelle à accomplir de grandes choses, et en même temps, j'ai cette humilité de comprendre que je ne peux les accomplir seul, je ne peux le faire qu'avec l'aide de Dieu. La personne magnanime est celle qui, dans ses actes ordinaires de la vie quotidienne, va voir haut, va voir loin, va voir grand. Nous fêtons aujourd'hui Sainte Thérèse de l'enfant Jésus. Vous vous souvenez que, dans ses écrits, elle parle de cette petite Carmélite qui ramasse la petite épingle qui traîne au sol mais avec amour. Voilà un exemple de magnanimité. Elle pourrait simplement ramasser la petite épingle qui traîne et la ranger en disant : « Voilà, au moins c'est propre, c'est bien rangé » ! Non, par amour ! Elle voit grand, elle voit loin, elle voit haut. La magnanimité c'est le père ou la mère de famille, des grands-parents, qui éduquent ou accompagnent leurs enfants ou leurs petits-enfants, en leur montrant le chemin du beau, du vrai, du bien ! Ce n'est pas simplement « tiens-toi bien ! », ce n'est pas simplement « on mange avec sa fourchette et pas avec ses doigts ! ». C'est l'éducation au beau et au grand ! Voilà la magnanimité chers frères et sœurs, cette vertu qui sans doute a permis à ce premier fils de se convertir, de trouver cette force nouvelle pour dire : « En fait c'est possible, je peux aller travailler à la vigne du Seigneur.

Et à l'inverse, nous avons le deuxième fils, qui semble obéissant : « Oui, Seigneur ! » Oui papa, oui maman, je vais aller mettre le couvert. Et puis en fait, dix minutes après, je suis toujours dans ma chambre en train de jouer. Et il n'y alla pas. Les motifs sont les mêmes : nous préférons notre petit plaisir, nous préférons notre confort, nous avons nos peurs, nos doutes. Et en quelque sorte l'expérience que fait ce deuxième fils c'est celui de la velléité. Vous savez quand on prend nos bonnes intentions en début de d'année, en début de Carême, et puis deux jours après il n'y a plus rien. Nous voulions faire le bien mais au bout de deux jours nous avons abandonné, nous nous sommes

découragés, nous avons renoncé. Qu'est-ce qui s'est passé dans le cœur de ce deuxième fils ? L'inverse de la vertu de magnanimité : la pusillanimité. Drôle de nom, vous n'avez peut-être pas l'occasion de l'entendre très souvent. La pusillanimité c'est tout simplement ce repli sur soi-même, qui est provoqué par une mauvaise conscience ou une absence de conscience de ma grandeur, de ma dignité de créature de Dieu, de fils ou de fille de Dieu. Alors, je me replie sur moi-même, tout ce que je fais, je le fais petitement parce que je le mesure à l'aune de mes seules forces. Je n'imagine même pas que je puisse faire de grandes choses avec l'aide de Dieu. Le Chrétien ne peut pas être pusillanime, le Chrétien a conscience de sa grandeur, une juste conscience, il ne s'agit de tomber ni dans la présomption, ni dans la vanité, bien sûr, ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est une vertu, c'est une ligne de crête entre ces deux défauts. Mais le Chrétien ne peut pas être pusillanime, il est magnanime, il voit grand, il voit loin, il sait qu'il peut faire de grandes choses dans les petites choses de la vie ordinaire par amour et avec l'aide de Dieu.

Chers frères et sœurs, encore une fois ce dimanche, nous entendons le Seigneur nous appeler à travailler à sa vigne. Quelle que soit la façon dont nous y travaillons, demandons au Seigneur la grâce de grandir dans cette vertu de la magnanimité, avec cette assurance que Dieu est patient avec nous, que même si nous mettons du temps à nous convertir, à répondre à son appel, Dieu ne punit pas, Dieu ne sanctionne pas, Dieu attend ma réponse. Amen.